

## Avant-propos

*L'Histoire, ce n'est pas seulement ce qui s'est passé tel jour à tel endroit. C'est aussi la biographie émotionnelle de ceux à qui l'Histoire s'est imposée avec une cruauté que nous pouvons à peine imaginer. Ce livre est l'une de mes nouvelles tentatives de donner réalité à ceux qui n'ont pas eu l'opportunité de pouvoir exprimer ce qu'ils ressentaient.*

Julius Lester, *Les Larmes noires*

Sur les quais de la Garonne, à Bordeaux, une statue de femme en pied, le visage orienté vers l'estuaire, a été inaugurée le 10 mai 2019, à l'occasion de la Journée nationale des mémoires, de la traite, de l'esclavage et de leur abolition. Réalisée à échelle humaine, elle représente Modeste Testas, née Al Pouessi, esclave de deux commerçants bordelais propriétaires d'une sucrerie à Saint-Domingue<sup>1</sup>. La mise en valeur de cette statue, sur un lieu de promenade cher aux Bordelais, fait suite à une série d'opérations commémoratives<sup>2</sup> dans la ville française qui fut, pendant deux siècles, le deuxième port négrier, après Nantes. Cette prise de conscience tardive, qui vaut pour tentative de réparation, fait écho à celle que nous observons dans le domaine qui nous occupe, celui de la littérature pour la jeunesse. Alors que la question de l'esclavage n'était abordée que de loin en loin dans cette production éditoriale, force est de constater une expansion notable des publications en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Une telle accélération est à rattacher à la loi promulguée en 2001 qui a institué l'esclavage comme crime contre l'humanité et rendu

1 La statue a été réalisée par l'artiste haïtien Caymitte Woodyly. Voir illustration n° 1

2 On signalera en particulier, l'ouverture, en 2009, au Musée d'Aquitaine, de salles permanentes dédiées à l'esclavage et à la traite alors que ce musée historique avait éludé la question depuis sa création en 1962.

obligatoire son enseignement à l'école. Dans le même temps, la recherche s'est emparée de la question. Les manifestations et publications scientifiques se font plus nombreuses aujourd'hui, jusqu'à la création d'une revue dédiée<sup>3</sup>, alors que les études consacrées à cette page d'histoire étaient rares il y a une dizaine d'années, lorsque nous avons commencé à nous pencher sur les productions littéraires inspirées par l'esclavage. En avril 2019, au Musée d'Orsay, l'exposition qui célébrait « Le modèle noir, de Géricault à Matisse », révélait au grand public la place prise dans la peinture française par les esclaves et leurs descendants. La préface du catalogue de l'exposition met en relation ce passé avec notre présent :

*De la Révolution française à l'abolition de l'esclavage en 1848, de la révolte de Saint-Domingue en 1791 à l'émergence du concept de négritude, ces presque deux siècles sont le témoin privilégié des tensions, luttes et débats qu'occasionne la naissance de la modernité démocratique, et dont le monde des images s'est chargé, et nourri. Lentement elle voit s'affirmer, en dépit de toutes sortes de réticences et d'obstacles, une iconographie, et même une identité, noires. S'éclairent alors les liens de continuité profonds qui unissent le XIX<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à notre époque contemporaine<sup>4</sup>.*

Ce contexte mémoriel, éditorial et scientifique est à l'origine du projet du présent ouvrage qui vise à étudier, au plan historique et littéraire, la prise en compte de l'esclavage dans les livres pour la jeunesse, ses modalités et ses enjeux.

### **Les enjeux mémoriels de l'écriture littéraire d'une question socialement vive**

Depuis plus d'un demi-siècle, le contexte politique, social et culturel a certainement contribué en France, d'une manière ou d'une autre, à la publication de plus en plus soutenue de fictions historiques pour la jeunesse traitant de l'esclavage à partir de questionnements humanistes et philosophiques.

Alors que l'histoire de l'esclavage avait longtemps été ignorée, voire occultée, la mobilisation pour la reconnaissance de l'esclavage et de ses conséquences<sup>5</sup> se structure pendant la décennie 1990. La fondation à Nantes en 1991 de l'organisation des Anneaux de la mémoire est une étape importante<sup>6</sup>. L'objectif de cette association loi 1901 est de faire

3 Édité par le CIRESC (Centre international de recherches sur les esclavages et post-esclavages), la revue en ligne *Esclavages et Post-esclavages* a publié son premier numéro le 25/11/2019, disponible sur : <https://journals.openedition.org/slavery/> [consulté le 29/04/2020]

4 Laurence Des Cars et Jacques Martial, *Le modèle noir. De Géricault à Matisse*, Paris, coédition Flammarion / Musée d'Orsay et de l'Orangerie, 2019, p. 11.

5 Sébastien Ledoux, « Le «devoir de mémoire», fabrique du postcolonial ? Retour sur la genèse de la «loi Taubira» », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 118, 2012, p. 117-130.

6 Disponible sur : <https://www.anneauxdelamemoire.org/histoire>

connaître au grand public et à la jeunesse l'histoire de la traite négrière et de l'esclavage, en particulier dans les villes et dans les régions qui y ont participé.

En 1993 se produit une autre avancée notable, cette fois à l'échelle internationale. Sur la proposition de Haïti et des pays africains, la 27<sup>e</sup> session de la Conférence générale de l'UNESCO réunie à Paris du 25 octobre au 16 novembre approuve la mise en œuvre du projet «La route de l'esclave : résistance, liberté, héritage» (Résolution 27C/3.13<sup>7</sup>) dont l'objectif était de médiatiser dans tous les continents la question, bien peu évoquée jusque-là, de la traite négrière transatlantique et de l'esclavage. Depuis sa création, ce projet mène dans le monde entier un vaste travail de recherche, de plaidoyer et de sensibilisation sur cette question historique afin d'agir contre l'oubli collectif qui nourrit l'ignorance, les préjugés et la haine<sup>8</sup>.

En France où les sujets de la traite et de l'esclavage avaient été oubliés car considérés comme tabous<sup>9</sup>, la célébration officielle du 150<sup>e</sup> anniversaire de l'abolition de l'esclavage en 1998 par Jacques Chirac et Lionel Jospin a été jugée trop discrète par les associations ultra-marines qui organisèrent des colloques et des manifestations dont celle du 23 mai à Paris<sup>10</sup>. Ce jour-là, en marge des commémorations officielles, est organisée une marche en mémoire des victimes de l'esclavage et des descendants d'esclaves. Durant la manifestation qui réunit, selon les organisateurs, plus de 40 000 personnes, une pétition circule demandant au gouvernement français de reconnaître l'esclavage et la traite négrière en tant que crime contre l'humanité. Environ 10 000 signatures sont recueillies et le mouvement est lancé. Trois propositions de loi mémorielle sont déposées à l'Assemblée nationale entre juillet et décembre 1998<sup>11</sup>, date charnière. Celle de Christiane Taubira, alors députée de Guyane, est retenue et aboutit à la promulgation de la loi du 21 mai 2001 à l'origine de vifs débats dont s'empare une partie de la société. Dès l'article 1, l'esclavage est institué comme crime contre l'humanité. L'article 2

7 « Le projet «La route de l'esclave» de l'Unesco », *Revue internationale des sciences sociales*, vol. 188, n° 2, 2006, p. 205-209.

8 Disponible sur : <http://www.unesco.org/new/fr/social-and-human-sciences/themes/slave-route/>

9 Myriam Cottias, « Mémoire de l'esclavage et oubli du passé », dans D. Peschanski (dir.), *Mémoire et mémorialisation*. 1. *De l'absence à la représentation*. Paris, Éditions Hermann, « Mémoire(s) », 2013, p. 113-114 ; Sylvie Lalagüe-Dulac, « Comment construire un concept scientifique en relation avec un sujet sensible », dans J.-P. Bernié et M. Brossard (dir.), *Vygotski et l'école : Apports et limites d'un modèle théorique pour penser l'éducation et la formation aujourd'hui*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, « Études sur l'Éducation », 2013, p. 85-90

10 [https://www.afriqueeducation.com/politique/abolition\\_de\\_l\\_esclavage\\_20e\\_anniversaire\\_de\\_la\\_marche\\_du\\_23\\_mai\\_1998\\_qui\\_a\\_inspir\\_la\\_loi](https://www.afriqueeducation.com/politique/abolition_de_l_esclavage_20e_anniversaire_de_la_marche_du_23_mai_1998_qui_a_inspir_la_loi) : [consulté le 03/05/2020].

11 cf. notes 5 et 14 où la taille de ce nom (Sébastien Ledoux) semble obéir à la bonne consigne.

en fait un objet d'étude obligatoire dans l'enseignement primaire et secondaire<sup>12</sup>. Par la suite, en 2006 et en 2008, sont fixées deux dates de commémoration nationale, les 10 et 23 mai<sup>13</sup>, et deux dates de célébration internationale : le 23 août, journée du souvenir de la traite négrière et de son abolition et le 2 décembre, journée de l'abolition de l'esclavage.

Durant la même période, l'année 2004 – qui correspond au Bicentenaire de l'indépendance d'Haïti, « première République noire » – est désignée par l'UNESCO comme « année internationale de la commémoration de la lutte contre l'esclavage et de son abolition ».

L'article 2 de la loi Taubira de 2001 est pris en compte dans les programmes du primaire en février 2002, programmes qui introduisent explicitement pour la première fois cette question historique. Ces prescriptions sont complétées en 2008. De fait, durant l'année 2005, les débats sur l'article 4 de la loi Mekachera du 23 février, l'« affaire Pétré-Grenouilleau<sup>14</sup> », et les émeutes de novembre dans les banlieues décident le Président Jacques Chirac à faire appliquer dans les collèges les dispositions de la loi, « tant du point de vue de la recherche historique que du point de vue de l'enseignement<sup>15</sup> ». En janvier 2007, un rapport est remis au Premier Ministre par le Comité pour la mémoire de l'esclavage<sup>16</sup>. Le rapport, intitulé *Mémoire de la traite négrière, de l'esclavage et de leurs abolitions*<sup>17</sup>, demande :

- la production et l'édition d'outils pédagogiques,
- une réflexion sur la journée de commémoration du 10 mai,
- l'intégration, dans les plans académiques de formation, de journées d'enseignement sur l'histoire de la traite négrière, de l'esclavage et de leurs abolitions,
- la prise en compte de cette question de la traite et de l'esclavage par la commission chargée d'élaborer les programmes.

12 Corinne Bonafoux, Laurence De Cock-Pierrepoint et Benoit Falaize, *Mémoires et histoire à l'École de la République. Quels enjeux ?*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 20-21.

13 Décret du 31 mars 2006. Voir également le *JORF* n° 0103 du 2 mai 2008 page 7323, texte n° 3, l'extrait de la Circulaire du 29 avril 2008 relative aux commémorations de la traite négrière, de l'esclavage et de leurs abolitions.

14 Sébastien Ledoux, *Devoir de mémoire. Une formule et son histoire*, Paris, CNRS Éditions, 2016.

15 Première circulaire de l'Éducation Nationale publiée en novembre 2005, adressée aux recteurs et aux inspecteurs d'Académie (*BO* n° 41 du 10 novembre 2005).

16 Comité institué par le décret du 5 janvier 2004 et installé par Madame la Ministre de l'Outre-mer, Brigitte Girardin.

17 Disponible sur : <https://www.ladocumentationfrancaise.fr/rapports-publics/054000247/index.shtml> [consulté le 3 mai 2020].

En conséquence, les programmes de 2008 pour le collège introduisent l'esclavage dans l'enseignement de l'histoire en classe de 5<sup>ème</sup>, « Regards sur l'Afrique », et de 4<sup>ème</sup>, « L'Europe et le monde au XVIII<sup>e</sup> siècle », ce thème traitant dans sa totalité des traites et de l'esclavage<sup>18</sup>.

Si à la fin des années 2000, après des décennies de gêne, de silence et d'oubli, l'esclavage s'inscrit en tête des politiques mémorielles menées par l'État, les programmes publiés en 2015 pour l'École élémentaire en CMI et le collège en 4<sup>ème</sup> témoignent d'un recul de la place de cet enseignement, l'entrée économique étant largement favorisée<sup>19</sup>.

À partir de l'ensemble de ces faits succinctement résumés, il semble évident que les multiples débats, les lois mémorielles, les commémorations ainsi que les célébrations nationales et internationales ont été les vecteurs de véritables prises de conscience et de remises en question de la place accordée à l'histoire de l'esclavage dans l'histoire de l'humanité. Dans ce contexte de devoir de mémoire symbolisé, en France métropolitaine et d'Outre-mer, par l'aménagement d'espaces muséaux spécifiques dans les ports de la façade atlantique qui participèrent à la traite et à l'esclavage – Nantes, Bordeaux, La Rochelle –, nous pouvons supposer que la sensibilité des auteurs à l'égard de l'histoire de l'esclavage a été exacerbée par sa médiatisation comme l'atteste, depuis 2001, l'accélération notable des publications de fictions relatives à ce sujet, et notamment dans le champ du livre de jeunesse.

## Littérature et histoire

Pour analyser les fictions pour la jeunesse relatives à l'esclavage, on commencera par poser la question des relations entre littérature et histoire qui peut être envisagée à la lumière de différentes réflexions relevant de la philosophie, de la théorie littéraire ou encore proposées par des historiens.

Tout d'abord, cette question a été théorisée par le philosophe Paul Ricœur qui a mis au jour la dialectique des relations entre fiction et histoire : on peut lire l'histoire à partir du récit, mais dans le même temps les fictions narratives contribuent à leur manière à une écriture de l'histoire. Le second tome de *Temps et récit* aboutit en effet à la conclusion suivante : « notre thèse [...] ne sépare pas la prétention à la vérité du récit de fiction et celle du récit historique, et s'efforce de

18 Que ce soit dans le primaire ou dans le secondaire, des fiches sur Éduscol tentent de faciliter l'enseignement du devoir de mémoire lié à l'histoire de l'esclavage, disponibles sur : <http://eduscol.education.fr/cid45786/journee-nationale-des-memoires-de-la-traite-de-l-esclavage-et-de-leurs-abolitions.html> [consulté le 03/05/2020].

19 Disponible sur : <https://eduscol.education.fr/cid55927/ressources-pour-l-enseignement-de-l-histoire-des-esclavages-et-de-leurs-abolitions.html> [consulté le 03/05/2020].

comprendre l'une en fonction de l'autre<sup>20</sup> ». L'étude de Ricœur vise une appréhension des spécificités du temps humain, ce qui le conduit à préciser dès le premier tome que « c'est aux œuvres de fiction que nous devons l'élargissement de notre horizon d'existence<sup>21</sup> ».

En outre, les travaux sur le roman du théoricien de la littérature Thomas Pavel mettent l'accent sur la dimension anthropologique de la littérature :

*[...] pour saisir et apprécier le sens d'un roman, il ne suffit pas de considérer la technique littéraire utilisée par son auteur ; l'intérêt de chaque œuvre vient de ce qu'elle propose, selon l'époque, le sous-genre et parfois le génie de l'auteur, une hypothèse substantielle sur la nature et l'organisation du monde humain<sup>22</sup>.*

La question des relations entre littérature et histoire peut aussi conduire à considérer d'autres questionnements actuels sur la littérature : Marielle Macé précise par exemple qu'il n'y a plus nécessairement lieu d'opposer usage et interprétation de la littérature<sup>23</sup>. Selon cette perspective, l'on peut considérer d'une part que la littérature « serait porteuse d'un savoir historique<sup>24</sup> » et constater d'autre part le « retour des vertus éthiques de la littérature dans le paysage de la critique littéraire<sup>25</sup> ». On se référera pour ce second cas aux travaux de la philosophe américaine Martha Nussbaum parmi ceux qui s'attachent à « la forme particulière de connaissance morale que déploient certaines œuvres<sup>26</sup> ».

Enfin, les historiens s'interrogent sur les liens unissant histoire et littérature, d'autant que, jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'histoire, méprisée par les sciences, était souvent considérée comme une sous-discipline de la littérature. Si durant des décennies, leur association a été rejetée par les historiens, certains ont commencé à tenter de réconcilier

20 Paul Ricœur, *Temps et récit, 2- La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, « Points », 1983, p. 298.

21 Paul Ricœur, *Temps et récit, 1- L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, « Points », 1983, p. 151.

22 Thomas Pavel, *La pensée du roman*, Gallimard, 2003, « NRF essais », p. 42-43.

23 « On ne considère pas le sens mais, décidément, le sens intéressant, le sens qui compte et qui concerne » (Marielle Macé, « Questions de lecture, entre expérience et appropriations », *Fabula-LhT*, n° 14, « Pourquoi l'interprétation ? » février 2015. Disponible sur : <http://www.fabula.org/lht/14/mace.html>

24 Emmanuelle Loyer, « L'histoire au défi du roman », *L'Histoire*, n° 357, octobre 2010, p. 12.

25 Etienne Anheim et Antoine Lilti, « Introduction », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 2, mars-avril 2010, « Savoirs de la littérature », p. 255.

26 Jérôme David, « Le premier degré de la littérature », *Fabula-LhT*, n° 9, « Après le bovarysme » [En ligne], mars 2012. Disponible sur : <http://www.fabula.org/lht/9/david.html> [consulté le 21/05/2020].

ce vieux couple. Ainsi Yvan Jablonka<sup>27</sup> récuse-t-il une séparation radicale entre une histoire « scientifique » et une littérature totalement autonome vis-à-vis du réel. Il considère l'écriture littéraire comme un bénéfice épistémologique : de récents succès de librairie comme *Le Royaume* d'Emmanuel Carrère<sup>28</sup> soulignent tout l'intérêt de narrativiser l'histoire.

L'étude de ces relations gagne aussi en complexité<sup>29</sup> si l'on s'attache aux travaux d'une historienne comme Mona Ozouf : dans *Les Aveux du roman*, elle montre comment « les fictions instruisent de l'histoire autrement que l'histoire elle-même<sup>30</sup> » tandis qu'avec *Composition française* en 2009, elle donne à lire une œuvre que l'on a pu désigner comme une ego-histoire. On note aussi l'existence en littérature générale de « fictions critiques<sup>31</sup> » qui présentent des formes de mises en crise de la fiction historique. *Jan Karski* de Yannick Haenel<sup>32</sup> pourrait en constituer un exemple ; l'œuvre s'organise en trois parties : elle s'ouvre avec le décryptage de la séquence de *Shoah* où Karski s'exprime face à la caméra de Lanzmann ; cette première étape est suivie par les pages du témoignage publié par Karski en 1944 ; la dernière partie consiste en une sorte de monologue de Karski inventé par l'auteur. Le fait que cette œuvre ait déclenché les foudres de Claude Lanzmann et les critiques d'Annette Wieviorka<sup>33</sup> est significatif : les relations entre littérature et histoire sont à envisager sous un angle un peu différent lorsqu'on en

27 « Avant d'être une discipline universitaire, l'histoire est un voyage dans le temps et dans l'espace, une enquête fondée sur un raisonnement ; la littérature, sans avoir besoin de s'inféoder à la fiction, est un travail sur la langue, une construction narrative, une voix singulière [...]. Par bonheur, ces deux définitions se recoupent : l'histoire est une littérature contemporaine. » Yvan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine : manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2017, p. III.

28 Emmanuel Carrère, *Le Royaume*, P.O.L., 2014.

29 Emmanuelle Loyer considère même ces relations comme « quasi vertigineuses » (Emmanuelle Loyer, 2010, *op. cit.*, p. 13-14).

30 Mona Ozouf, *Les Aveux du roman. Le dix-neuvième siècle entre Ancien Régime et Révolution*, Paris, Fayard, 2001, p. 25.

31 « J'ai proposé d'appeler "fictions critiques" ces livres retrem্পés dans le monde, lucides sur les impasses d'une certaine littérature et soucieux de les éviter. Ce sont des fictions et qui se savent telles, parce qu'elles ne se réduisent jamais ni au documentaire, ni au reportage, et ne prétendent pas être le juste reflet d'une réalité objective. Et ce sont [...] des entreprises critiques : elles se saisissent de questions critiques – celles de l'homme dans le monde et du sort qui lui est fait, de l'Histoire et de ses discours déformants, de la mémoire et de ses parasitages incertains » (Dominique Viart, « Les "fictions critiques" de la littérature contemporaine », *Spirale*, n° 201, « L'art du roman aujourd'hui », p. 10. Disponible sur : <https://www.erudit.org/en/journals/spirale/2005-n201-spirale1059198/> [consulté le 21/05/2020].

32 Yannick Haenel, *Jan Karski : roman*, Paris, Gallimard, « L'Infini », 2009.

33 Thomas Wieder, « Polémique autour de "Jan Karski" », *Le Monde*, 25 janvier 2010. Disponible sur : [https://www.lemonde.fr/livres/article/2010/01/25/polemique-autour-de-jan-karski\\_1296377\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2010/01/25/polemique-autour-de-jan-karski_1296377_3260.html) [consulté le 21/05/2020].

vient aux pages les plus sombres de l'histoire de l'humanité. Se pose en effet alors la question de savoir si l'on peut et si l'on doit fictionnaliser la Shoah<sup>34</sup> qui constitue un impensable, partant un indicible. D'autres faits historiques majeurs comme l'esclavage ou la colonisation font également l'objet de ce type de questionnements.

Certains chercheurs considèrent que le traitement fictionnel des événements historiques aboutit à leur déréalisation complète. Une telle déréalisation découle de la « question importante que pose le traitement d'événements historiques sous la forme d'expériences de personnages fictifs » soulevée par Dorrit Cohn<sup>35</sup> : « dans quelle mesure ces événements perdent-ils ainsi leur réalité historique ? ». Charlotte Lacoste déclare, quant à elle, à propos des *Bienveillantes*<sup>36</sup> : « à réintégrer les criminels dans l'humanité, et à inverser la perspective en faisant de tout innocent un coupable en puissance, et des génocidaires des innocents qui ont simplement eu la malchance de pouvoir réaliser le potentiel de destruction massive qui est en nous, on brouille les responsabilités et l'on exonère les vrais coupables<sup>37</sup> ». Emmanuel Bouju a pointé les dérives éthiques de ce type de fiction dans son analyse critique du même roman<sup>38</sup>.

Dans le même ordre d'idées mais sans confusion des mémoires, se pose donc aussi la question de savoir si l'on peut fictionnaliser l'histoire de l'esclavage et donner ce faisant une voix aux esclaves « que le statut de dominés semble écarter de toute existence scripturaire<sup>39</sup> ».

### **De l'écriture de l'esclavage en littérature de jeunesse**

Même si des œuvres du XIX<sup>e</sup> siècle telles que *Bug-Jargal* de Victor Hugo dès 1826 en France ou *La Case de l'Oncle Tom* d'Harriet Beecher Stowe aux États-Unis en 1852 ont partie liée avec l'histoire de l'esclavage, il existe une histoire plus contemporaine de l'esclavage en littérature émanant de grandes voix d'une littérature-monde ou d'auteurs de l'extrême contemporain. On pense bien sûr ici à deux œuvres de Toni Morrison

34 L'écrivain israélien Aharon Appelfeld pose la nécessité d'un passage de la recherche historique à la création artistique ; il s'agit pour lui de la sorte de défier « le processus qui réduit l'individu à l'anonymat » (*L'Héritage nu*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006, p. 50).

35 Dorrit Cohn, *Le propre de la fiction*, Paris, Seuil, « Poétique », p. 236.

36 Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, Gallimard, 2006.

37 Charlotte Lacoste, « Le roman sied-il à l'extermination ? », *Villa Europa*, n° 2, 2011, p. 37-45 ; ici, p. 43.

38 Emmanuel Bouju, « Un livre contre lui-même. Sur l'exercice de la lecture engagée », dans *Le Lecteur engagé*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, « Modernités » n° 26, 2007, p. 240-248.

39 Jean M. Hébrard et alii, « Introduction », *Cahiers du Brésil contemporain*, n° 53/54, « Écrire l'esclavage, écrire la liberté : pratiques administratives, notariales et juridiques dans les sociétés esclavagistes et post-esclavagistes, approche comparative (Brésil, Antilles, Louisiane) », 2003, p. 10.



qui, avec *Beloved*<sup>40</sup> puis *Un Don*<sup>41</sup>, a cherché à donner une histoire et une voix aux esclaves américains mais l'on peut aussi convoquer l'exemple de *Ségou* de Maryse Condé<sup>42</sup> : ce récit en deux tomes aborde notamment, à travers l'histoire mouvementée d'une famille bambara, l'esclavage en Afrique parallèlement à la montée en puissance de l'islam.

Plus récemment, le roman américain *Underground Railroad*<sup>43</sup> évoque le destin de Cora, une jeune esclave quittant la Géorgie d'avant la Guerre de Sécession pour essayer de rallier des territoires plus au Nord, mais le titre fonctionne aussi comme une métaphore pour le temps présent : « le célèbre réseau clandestin d'aide aux esclaves en fuite [...] devient ici une véritable voie ferrée souterraine, pour explorer les fondements et la mécanique du racisme.<sup>44</sup> ». Ce lien avec le présent est caractéristique du roman historique dont la poétique étudiée par Claudie Bernard se traduit par la mise en exergue d'un discours pour le présent : « Le roman historique [...] traite de l'Histoire-passé, par la médiation de l'Histoire-discours, et en réponse à une anxiété relative à l'Histoire contemporaine<sup>45</sup> ».

Pour ce qui concerne le champ de la littérature pour la jeunesse, il existe de longue date en France des publications relevant de cette catégorie : on pense aux différentes traductions et autres adaptations de *La Case de l'Oncle Tom* ainsi qu'à l'ouvrage de Bertrand Solet paru en 1969, *Les Révoltés de Saint-Domingue* (Robert Laffont) ; néanmoins, c'est après la promulgation de la loi Taubira que ces publications se sont développées. Depuis 2001, les fictions historiques pour la jeunesse abordant cette période se sont multipliées<sup>46</sup> : nous avons ainsi réuni un corpus d'une centaine d'œuvres publiées en France, dont certaines en traduction.

40 Toni Morrison, *Beloved* [1988], trad. Hortense Chabrier et Sylviane Rué, 10/18, 1993.

41 Toni Morrison, *Un Don* [2008], trad. Anne Wicke, Christian Bourgeois, 2009.

42 Maryse Condé, *Ségou*, Paris, Robert Laffont, 2 vol., 1984 et 1985.

43 Colson Whitehead, *Underground railroad*, trad. Serge Chauvin, Paris, Albin Michel, 2017. Ce roman a reçu le prix Pulitzer en 2017.

44 Voir <https://www.albin-michel.fr/ouvrages/underground-railroad-9782226393197>

45 Claudie Bernard, *Le Passé recomposé, Le roman historique français du dix-neuvième siècle*, Paris, Hachette Supérieur, 1996, p. 68.

46 Un premier décompte a été fait en 2016 cf. Christiane Connan-Pintado, Sylvie Lalagüe-Dulac et Gersende Plissonneau, « Fictions historiques pour la jeunesse, passages obligés, chemins singuliers. L'exemple complexe des récits d'esclavage », dans *Fictions historiques pour la jeunesse en France et au Québec*, B. Louichon et S. Brehm (dir.), Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, « Études sur le livre de jeunesse », 2016, p. 229-254. Ce décompte s'est étoffé depuis lors.

Quelques traits saillants de la fiction historique tels que le type de personnages, le statut du narrateur ou des choix d'agencement narratif<sup>47</sup> se retrouvent en littérature de jeunesse. Plusieurs caractéristiques des récits d'esclaves contemporains en littérature générale sont aussi à prendre en considération : selon Judith Misrahi-Barak, « la mobilité générique, la flexibilité de l'écriture, la multiplication des points de vue, la polyphonie narrative sont les éléments de l'émancipation de l'écriture<sup>48</sup> ». Cependant, une littérature adressée ne saurait être appréhendée strictement selon les mêmes critères : les spécificités de ses enjeux et sa poétique restent à définir avec davantage de précision, ce qui constitue l'objet du présent ouvrage.

Pour ce faire, un certain nombre d'études portant sur la question des fictions historiques en littérature de jeunesse sont à prendre en compte : il s'agit notamment pour le Moyen-âge des travaux de Cécile Boulaire ou encore de ceux de Caroline Cazenave et Yvon Houssais<sup>49</sup>, mais aussi de publications comme l'ouvrage collectif *Fictions historiques pour la jeunesse en France et au Québec*<sup>50</sup>, le n° 16 de la revue *Amnis* paru en 2017 (*Écrire l'histoire pour la jeunesse*), et deux récentes monographies sur la Shoah<sup>51</sup>. Dans un numéro 48 de la revue *Repères* intitulé *Fictions historiques pour la jeunesse en classe de français*, Agnès Cambier a mis en évidence le fait que des publications évoquant différents épisodes liés à la Shoah se sont assez récemment multipliés en littérature de jeunesse ; pour autant, la question de la fictionnalisation de la Shoah y est posée de manière spécifique : « on reconnaît plus volontiers le droit de recourir à la fiction pour médiatiser la tragédie historique et permettre d'imaginer l'«inimaginable»<sup>52</sup>. » L'auteure souligne un certain nombre de caractéristiques littéraires de ces récits : adoption du point de vue de

47 Voir Claudie Bernard, 1996, *op. cit.*, et Gérard Gengembre, *Le roman historique*, Paris, Klincksieck, « 50 questions », 2006.

48 Judith Misrahi-Barak, (« Postérités anglophones et francophones des récits d'esclaves : regards vers le XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles », dans S. Moussa (dir.), *Littérature et esclavage XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éditions Desjonquères, « L'esprit des lettres », 2010, p. 395.

49 Cécile Boulaire, *Le Moyen-Âge dans les livres pour enfants (1945-1999)*, Presses universitaires de Rennes, 2002. C. Cazanave et Y. Houssais (dir.), *Grands textes du Moyen-Âge pour les petits et Médiévalités enfantines : du passé défini au passé indéfini*, Yvon Houssais (dir.), *Fictions médiévales pour la jeunesse*, 2010, 2011 et 2018, Presses universitaires de Franche-Comté.

50 Brigitte Louichon et Sylvain Brehm (dir.), 2016, *op. cit.*

51 Béatrice Finet, *La Shoah racontée aux enfants, une éducation littéraire ?*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, « Enseignement et Réformes », 2019. Éléonore Hamaide-Jager, *L'écriture de la Shoah de Percé à la littérature de jeunesse : de l'absence à l'hypermnésie*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, « Littérature de jeunesse et histoire » (à paraître).

52 Agnès Cambier, « Enjeux mémoriaux et littéraires des fictions pour la jeunesse autour de la Shoah », *Repères*, n° 48, 2013, p. 54.

l'enfant comme « un détour pour dire le non-sens<sup>53</sup> », recours à l'ellipse et à « une langue poétique pour dire l'indicible<sup>54</sup> ».

En ce qui concerne la question de l'esclavage, il existe aux États-Unis<sup>55</sup> et en France des études qui lui sont consacrées à partir des fictions historiques pour la jeunesse. Les différentes analyses que nous avons eu l'occasion de mener, depuis 2013<sup>56</sup>, nous invitent à prendre en compte un certain nombre de questionnements liés à un secteur de l'édition qui vise autant à instruire qu'à plaire, au risque de l'incidence de cette bipolarisation sur les œuvres proposées. Ainsi, dans la mesure où ces œuvres s'offrent comme fictions historiques, il convient de soupeser le couple disparate qui unit fabulation et archive car il pourra, selon le cas, incliner l'ouvrage vers la vocation documentaire ou vers une fictionnalisation plus ou moins débridée. De plus, les titres se déploient sur un éventail de choix génériques : si le roman reste dominant, les genres graphiques diffusent, pour leur part, une représentation iconotextuelle de l'esclavage.

### Les étapes de notre parcours

Afin d'envisager plusieurs facettes des livres pour la jeunesse qui traitent de l'esclavage, l'ouvrage trace un parcours en trois étapes.

53 *Ibid.*, p. 62.

54 *Ibid.*, p. 64.

55 De plus en plus de chercheurs américains en éducation, en littérature et en sciences sociales se penchent sur la question des représentations délivrées par la littérature de jeunesse. Ainsi, deux publications, particulièrement intéressantes portant sur l'esclavage peuvent apporter des réponses : tout d'abord l'ouvrage majeur publié sur ce thème en 2013 par Paula Connolly, spécialiste de littérature américaine pour la jeunesse à l'Université de Charlotte en Caroline du Nord, une somme saluée par la critique, *Slavery in American Children's Literature, 1790-2010*, Iowa City, University of Iowa Press, 2013 ; puis en 2014, l'article intitulé « Examining the Representation of Slavery within Children's Literature », co-écrit par John Bickford et Cynthia Rich (dans *Social Studies Research and Practice*, vol. 9.1, 2014, p. 66-94), dans le cadre d'un programme de la Bibliothèque du Congrès (le TPS, Teaching with Primary Sources).

56 Christiane Connan-Pintado et Gersende Plissonneau, « L'album historique ou le paradoxe d'une mémoire de l'esclavage. Perspectives littéraires et didactiques », *Repères* 48, « Fictions historiques à l'école et au collège en classe de français », M. Jaubert, S. Lalagüe-Dulac, B. Louichon (dir.), Lyon, IFE, 2013, p. 33-50 ; Sylvie Lalagüe-Dulac, « Histoire "enseignée", histoire "savante" : comment identifier et nommer lors de l'étude de l'histoire de l'esclavage ? », dans S. Lalagüe-Dulac, P. Legris et Ch. Mercier (dir.), *Didactique et Histoire. Des synergies complexes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Paideia », 2016, p. 116-117 ; Christiane Connan-Pintado, Sylvie Lalagüe-Dulac et Gersende Plissonneau, « Fictions historiques pour la jeunesse, passages obligés, chemins singuliers. L'exemple complexe des récits d'esclavage », dans B. Louichon et S. Brehm (dir.), 2016, *op. cit.*, p. 229-254 ; Sylvie Lalagüe-Dulac, « Romans historiques pour la jeunesse et construction de savoirs scolaires en histoire [cycle 3] », *Éducation & didactique*, 2017, vol.11, n° 1, p. 105-121 ; Christiane Connan-Pintado, « Musiques du texte et de l'image. Chants d'esclaves dans l'album pour la jeunesse », dans K. Kunesova (dir.), *Musique et chant dans la littérature de jeunesse*, Presses de l'université de Hradec Kralové, « Gaudeamus », 2018, p. 107-123.

La première opère un retour sur les origines de cette production et se penche, d'une part, sur la réception française de deux types d'ouvrages – les authentiques récits d'esclaves et le premier roman abolitionniste –, d'autre part, sur le détournement d'une œuvre littéraire, quand un écrivain en vient à l'adapter pour la jeunesse.

Dans un premier temps, l'historien Éric Mesnard rappelle l'importance cruciale des récits d'esclaves comme source pour écrire et transmettre l'histoire de l'esclavage. Toujours écrits en langue anglaise<sup>57</sup>, ces récits autobiographiques apportent un témoignage de première main sur la condition d'esclave au XIX<sup>e</sup> siècle. Douze d'entre eux ont été traduits en français, dont neuf au XXI<sup>e</sup> siècle, autre indice de l'attention portée aujourd'hui à cette question. Rédigés par des esclaves initiés à l'écriture, quoique cela fût interdit par les maîtres, ou bien dictés à un scripteur compétent, certains de ces récits authentiques se sont glissés sur les rayons de l'édition pour la jeunesse et ont permis d'informer les documentaires. Aussi constituent-ils un support didactique privilégié pour faire découvrir aux enfants, à travers la parole même de l'esclave, les réalités de sa condition. Notons que certains de ces témoignages émanent de femmes, telles Mary Prince<sup>58</sup>, Sojourner Truth, Harriet A. Jacobs. Pour ne citer que les plus célèbres de ces autobiographes, d'Olaudah Equiano et Nat Turner à Frederick Douglass et Solomon Northup – ce dernier, enlevé en tant qu'homme libre et réduit en esclavage<sup>59</sup> –, leurs écrits offrent sur le destin des esclaves un témoignage irremplaçable qui influencera toute la littérature à venir.

Si les récits d'esclaves présentent un intérêt indéniable pour les historiens, ce sont les atouts de la fiction qui captent d'abord l'attention du grand public car le roman abolitionniste de Harriet Beecher Stowe, *La Case de l'Oncle Tom*, connaît dès sa parution une fortune internationale exceptionnelle. Il suscite en effet d'innombrables « objets discursifs secondaires<sup>60</sup> » qui font de lui une œuvre patrimoniale : traductions, rééditions et reformulations multiformes, des transpositions génériques

57 Voir Roger Little, « Pirouettes sur l'abîme : réflexions sur l'absence en français de récits autobiographiques d'esclaves noirs » dans S. Moussa (dir.), 2010, *op. cit.*, p. 142-153. Claire Parfait et Marie-Jeanne Rosignol, « Écrire sur l'esclavage », *Revue du Philanthrope*, n° 5, 2014, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 199 p.

58 Voir Frédéric Regard, « Noire et femme. La voix de la démocratie : de la zoologie à la subjectivation politique » dans *The History of Mary Prince*, dans S. Moussa (dir.), 2010, *op. cit.*, p. 154-165.

59 Oscarisé en 2014, le film de Steeve Mac Queen, *Twelve Years a Slave*, est une adaptation du récit de Salomon Northup (société de production Regency Enterprises Film 4, River Road Entertainment, USA).

60 Brigitte Louichon, « Définir la littérature patrimoniale », dans I. de Peretti et B. Ferrier (dir.), *Enseigner les classiques aujourd'hui, approches critiques et didactiques*, Bruxelles, Peter Lang, « ThéoCrit' », 2012, p. 37-49.

aux produits transmédiatiques. Aldo Gennaï a choisi de revenir sur l'entrée du roman en France en 1853, l'année même de sa publication en volume, où il fait l'objet de onze traductions différentes. Il s'attache à trois adaptations parues cette année-là, qui attestent l'appropriation de l'œuvre par une édition pour la jeunesse en plein essor. La « juvénalisation » de l'œuvre passe par l'exploitation de son caractère éducatif, mais aussi divertissant, sans négliger la dimension lucrative d'une telle opération éditoriale. L'article se termine par une comparaison de ces titres avec trois adaptations publiées en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle où l'œuvre figure dans les listes de référence du Ministère de l'éducation nationale, désormais au service d'enjeux mémoriels et civiques.

Pour étudier la réorientation d'une œuvre littéraire vers le secteur jeunesse, Pauline Franchini et Merveilles Léoncia Mouloungui font un sort à la notion de « marronnage de l'imaginaire » dont elles filent la métaphore tout au long d'un chapitre consacré au « mixage éditorial » auquel a consenti Maryse Condé. En effet, l'expression connote aussi bien la rébellion des esclaves fugueurs que les chemins de traverse empruntés par une auteure dont la réflexion sur l'esclavage se défie des stéréotypes. En adaptant pour un éditeur jeunesse un fragment de sa fresque *Ségou*, elle ne cède pas aux contraintes d'un secteur conditionné par l'âge du lecteur visé et se garde d'édulcorer le destin de ses jeunes héros. Comme dans son œuvre « pour adultes », Maryse Condé déjoue les attentes et les codes du récit sur l'esclavage. Trois de ses romans pour la jeunesse choisissent plutôt de porter un regard rétrospectif sur cette période historique, à partir d'un contexte post-colonial dans lequel le jeune lecteur trouvera plus facilement sa place. Une voie originale pour envisager la transmission d'une page d'histoire dont les conséquences se répercutent sur le temps présent, quand le passé sert à comprendre l'origine des inégalités persistantes dans notre monde.

La deuxième étape de l'ouvrage s'intéresse plus précisément au statut des personnages d'esclaves mis en exergue dans notre corpus, des personnages privés d'histoire, dont l'identité et les origines ont été niées et auxquels la littérature tente de redonner vie.

Christiane Connan-Pintado et Sylvie Lalagüe-Dulac tirent de l'ombre un « fantôme de l'histoire », le jeune esclave Edmond Albius (1829-1880) à qui l'île de la Réunion doit sa richesse, car il a découvert le secret de la fécondation de la vanille, plante importée du Mexique qui, faute d'insecte pollinisateur, ne parvenait pas à se développer dans l'océan Indien. Au hasard de leurs voyages sur une planète mondialisée, trois auteurs pour la jeunesse ont découvert cette figure singulière et lui ont consacré un roman au tournant des années 2010. La consultation des

archives – historiques et privées – de la Réunion permet de recouper les maigres indices qui attestent l'existence d'Edmond, ironiquement doté du patronyme *Albius* lors de l'abolition de l'esclavage. Le personnage suscite nombre d'interrogations : protégé par son maître qui l'initia à la botanique sans pour autant lui apprendre à lire, il fut rejeté par la société réunionnaise qui répugna à concéder à un esclave la paternité de sa découverte. Les romanciers illustrent les pouvoirs de la fiction pour construire, à partir de quelques indices, une trame narrative, pour donner corps et voix à des personnages, dessiner un destin émouvant. Si Marcel Proust mentionne le nom de cette figure historique en 1921, au détour d'une page de la *Recherche*, il aura fallu attendre le XXI<sup>e</sup> siècle pour qu'Edmond *Albius* connaisse, grâce à la littérature pour la jeunesse, une véritable réhabilitation.

Crime contre l'humanité, l'esclavage coupe l'homme noir de ses racines, disperse sa famille, nie sa culture et sa langue, efface jusqu'à son nom. Marion Mas se penche sur un corpus de romans structurés par les motifs de la filiation, le *topos* de l'attribution d'un nouveau nom, la quête d'identité et des origines. Les protagonistes de ces romans, histoires d'adoption ou récits de descendance, s'inscrivent à la fois dans un héritage littéraire et dans un contexte historique. Ils peuvent être rattachés à la figure éminemment romanesque de l'orphelin au XIX<sup>e</sup> siècle car les possibles narratifs du roman familial et la quête d'identité servent souvent à dynamiser et structurer le récit. Ils se situent dans le cadre historique de la christianisation des esclaves, qui passe par l'attribution de noms chrétiens, et dans le cadre juridique qui officialise à travers les Codes noirs leur changement de statut, de personne en chose. Les enjeux identitaires de la condition d'esclave sont notamment liés à la question de la langue, perdue ou acquise, et aux possibilités d'émancipation qu'elle offre à ceux qui accèdent, clandestinement, à la lecture et à l'écriture. Marion Mas s'interroge, en conclusion, sur les différences observables entre les romans français et ceux qui sont traduits de l'anglais, selon qu'ils émanent de pays dans lesquels l'esclavage a sévi sur le territoire national ou bien dans de lointaines colonies.

Pour remonter aux sources de la problématique identitaire, Christiane Connan-Pintado interroge la naissance en contexte d'esclavage, une question souvent traitée de manière elliptique dans les récits pour la jeunesse, tenus de passer sous silence ou d'édulcorer les usages qui sont à l'origine du métissage des populations asservies. Rares sont ceux qui se risquent à défier la censure de la loi du 16 juillet 1949 en faisant allusion aux viols subis par les captives lors de la traversée de l'océan, à la banalisation des relations ancillaires dans les plantations, aux manœuvres abortives de celles qui refusent de mettre au monde

un enfant esclave. De plus, les romanciers pour la jeunesse évoquent rarement l'enjeu économique que représente la naissance d'esclaves pour le maître, dont le nombre assure la richesse. Ils adoptent plus volontiers le point de vue d'un adolescent qui prend conscience de son métissage et s'interroge sur ses origines. Le roman historique se fait ici à la fois roman miroir et récit d'enquête pour mettre en scène de jeunes héros qui cherchent à percer le secret de leur naissance. C'est à ce prix qu'une nouvelle naissance est possible, en particulier lorsque l'esclave devient un être de langage, qui trouve dans l'écriture le moyen de se connaître et de s'adresser aux générations futures.

La dernière partie de l'ouvrage explore les voies génériques empruntées par les auteurs pour la jeunesse : d'abord le roman, qui tient la balance entre fiction et histoire de manière contrastée ; puis les genres graphiques, bande dessinée et album, qui interprètent visuellement l'esclavage.

Le roman domine largement le secteur, et les trois éditrices de l'ouvrage ouvrent largement l'empan des possibles en étudiant les deux pôles de la production, du documentaire fictionnalisé aux littératures de l'imaginaire. Chacune de ces options tente de respecter à sa façon la double contrainte du *docere* et *placere*, ce qui représente une sorte de gageure lorsqu'il s'agit d'aborder un sujet aussi sensible que celui de l'esclavage. Denise Escarpit et Michel Defourny, spécialistes du documentaire, ont montré qu'une frontière ténue le sépare de la fiction, et justement dans le cas du documentaire historique qui joue sur le registre émotionnel. La volonté de transmettre des connaissances passe donc aussi par des stratégies de séduction. Quant aux romans, qui recourent parfois à des procédés fictionnels aussi extrêmes que le voyage dans le temps – ils sont loin d'être rares dans notre corpus –, ils ne témoignent pas moins d'une volonté de s'inscrire dans l'histoire de l'esclavage, dont ils rappellent les dates, convoquent les personnages attestés, illustrent les événements décisifs. L'édition pour la jeunesse propose à travers ces ouvrages des exemples de l'hybridité à l'œuvre dans ce domaine car s'y s'intriquent non seulement fiction et histoire, mais aussi plusieurs sous-genres du roman, du fantastique à la *fantasy*, en passant par le policier et le *gore*.

Nicolas Rouvière présente un important corpus de bandes dessinées historiques publiées en France, une cinquantaine de titres portant sur la traite et sur l'esclavage, de l'après-guerre à nos jours. Il répartit son étude chronologique en trois paliers, en lien avec le contexte qui ne manque pas d'affecter les points de vue et les représentations. Jusqu'à la fin des années 1960, la production reste marquée par le poids de l'idéologie coloniale, avec laquelle les auteurs prennent leurs distances

par la suite, et ce tournant se marque plus fermement encore au XXI<sup>e</sup> siècle, à partir de la promulgation de la loi Taubira. La représentation des esclaves, d'abord caricaturale et stéréotypée, est progressivement remise en cause jusqu'au tournant majeur de la série *Les Passagers du vent* (François Bourgeon, 1979-1984), première bande dessinée historique solidement documentée, qui influera sur la production ultérieure. Les deux dernières décennies marquent une avancée notable à la fois par la diversification des formes graphiques, la précision documentaire et l'approche mémorielle du sujet. Ces atouts sont propres à servir des fins éducatives car la réflexion sur l'esclavage implique nombre de thèmes éthiques et sociaux qui sont liés, entre autres, à la représentation de la violence et de la condition féminine, ainsi qu'au rôle de la religion.

Si les bandes dessinées portant sur l'esclavage s'adressent à un lectorat adolescent, voire *crossover*, les albums visent l'enfance et sont, partant, beaucoup plus rares. En effet, ces fictions iconotextuelles ont à ménager la sensibilité d'un très jeune destinataire, invité le plus souvent à partager les tourments d'un héros de son âge. Aussi sont-elles contraintes de se soumettre à un principe de simplification et d'édulcoration. Gersende Plissonneau a retenu huit albums, dont deux traduits de l'américain, pour mettre en évidence les partis pris narratifs propres à remplir ce cahier des charges particulier. Elle s'attache aux choix littéraires et esthétiques de ces albums iconotextuels dont la séduction se place au service d'enjeux éthiques et politiques. Plusieurs d'entre eux sont accompagnés de mentions documentaires, voire d'insertions de documents qui permettent de confronter l'archive à la fiction. Si les procédés narratifs peuvent être comparables à ceux que l'on rencontre dans les romans, c'est le poids des images qui fait la qualité et l'intérêt de ces œuvres. En conjuguant les signes iconiques et plastiques, elles savent utiliser leurs propriétés pour faire écho aux textes et transmettre une vision de l'esclavage propre à marquer durablement le jeune lecteur.

Le parcours effectué dans le présent ouvrage n'aura pu prendre en compte qu'une partie des corpus disponibles dans l'édition pour la jeunesse. La parution d'œuvres nouvelles<sup>61</sup>, la traduction de livres étrangers et la mise au jour de titres anciens, liés à l'histoire et à la géographie des traites et de l'esclavage, invitent à développer et à approfondir les thématiques et la poétique de ces fictions propres à retenir aussi bien l'attention des littéraires et des historiens que celle des jeunes lecteurs.

61 *Alma, le vent se lève*, premier volume d'un cycle romanesque signé Timothée de Fombelle, et illustré par François Place, est paru chez Gallimard Jeunesse, en juin 2020. L'éditeur le présente en quatrième de couverture comme « le premier volet éblouissant d'une trilogie d'aventure sur l'esclavage et le combat de l'abolition ».